1
Dans le train

J'aime marcher dans la lande avec mes bêtes et mes deux chiens, Tango et Flamenco, des bergers des Pyrénées, entrer dans un vallon, découvrir des hameaux, une chapelle retapée, un refuge ouvert, des rochers rouges de rhododendrons, grimper jusqu'à un lac glaciaire et atteindre un col. Derrière mes montagnes se trouve l'Espagne. Nous nous y rendons à plusieurs, en voiture. J'y suis allé avec le père de Robert, mon jeune voisin. Parfois, j'y vais à moto.

Nous y achetons des marchandises moins chères qu'en France, du tabac, des pipes, des cigares, du papier à cigarette, du porto, des petits appareils photo, et je choisis toujours un disque ou deux pour Natacha. Nous allons dans les bars, nous disons bonjour, il fait beau, comment ça va ? en espagnol, et en

espagnol aussi nous commandons à boire. Nous écoutons des chansons, nous mangeons des tapas et nous rigolons. Je rapporte des provisions pour mes patrons ; je n'oublie pas les fruits confits pour ma patronne, elle s'en sert quand elle fait des cakes que nous dégustons, les jours de fête, avec un bon café.

L'Espagne, forcément, je connais puisque je m'y suis réfugié à une époque. Pour diverses raisons, on s'est toujours cachés dans la montagne, dans le maquis ou les vallées encaissées. Je pourrais me faire passeur si un jour il le fallait, et je pourrais envoyer des clandestins se faire faire de vrais faux papiers auprès de quelques personnes sûres.

Je m'appelle Jack. Je suis celui qui est parti. C'est en marchant, c'est à force de marcher dans la montagne que m'est revenu, comme un flash, le moment où je suis parti. Je n'avais aucun plan précis, je n'avais rien dit à personne pour la bonne raison que moi-même je ne savais pas trop encore ce que je ferais.

Ce jour-là, mon père m'avait conduit de notre maison de Versailles à la gare de l'Est. J'étais assis à côté de lui dans la voiture, il fumait un cigare. On ne s'est rien dit. C'est lui qui m'a mis dans le train. Au

moment où il s'est éloigné, il m'a fait un petit geste de la main auquel j'ai mollement répondu. J'étais dans le bon train, mon père était rassuré. Rassuré, satisfait, soulagé. Ouf, ce garçon qui lui avait donné du fil à retordre allait être obligé de marcher droit. En route pour l'armée, et à l'armée, mon fils, ça ne rigole pas : « Une deux, une deux, et plus vite que ça… » Je suis parti avec cette image de mon père, gare de l'Est.

Une fois le train lancé, quelque chose m'est arrivé. Je me suis senti ivre. Ivre de peur et ivre de joie. Pourtant, je n'avais pas bu. La peur et la joie formaient dans mon cœur un mélange explosif que je devais contenir. J'étais ivre de bleu, de vert, de grands horizons. Je me suis alors dit que ce serait pile ou face. Pile, je gagne, face, je perds. J'ai jeté une pièce au sol, je l'ai ramassée : pile ! Pour rien au monde je n'aurais reculé. Eh bien oui, j'allais devenir un homme, mais pas celui qu'ils croyaient. J'allais tout laisser derrière moi, tout leur vieux monde plein de préjugés.

Ah, l'émotion, la fébrilité au moment où l'on s'évade, où ça se décide presque sans nous, où quelque chose nous pousse à y aller. Et l'on se dit : « Ce sera maintenant ou ce sera jamais… » Je me rendais dans

une ville de garnison, petite mais connue, pour y effectuer mes « obligations militaires ». Impossible d'expliquer ce qui m'est passé par la tête : lorsque j'ai atteint cette destination, je n'ai pas pu descendre du train. Tout simplement pas pu descendre. Ça s'est déclenché à ce moment-là, dans le train, à l'annonce de la gare de Mourmelon. « Mourmelon, deux minutes d'arrêt. » C'était là que les troufions en uniforme descendaient et j'aurais dû me joindre à eux, moi qui étais encore habillé en civil, mais une voix m'a conseillé, m'a prié de ne pas descendre. « Surtout, Jack, ne descends pas. » D'où peuvent nous venir de tels commandements ? Et puis j'ai senti une main qui me retenait par-derrière, qui m'attrapait par le bas de mon anorak, une main forte, et ferme, et protectrice. Avais-je rêvé ?

Le train s'est remis en route, il n'allait pas dérailler parce que j'étais resté à l'intérieur, il ne se produirait pas de catastrophe à cause de moi. Le train a continué sur ses rails…

Et le contrôleur m'a contrôlé. Il y a toujours un contrôleur dans un train ; je l'avais oublié, lui qui ne nous oublie pas. Avec sa pince, il a cogné un petit coup contre la vitre du compartiment :

– Bonjour, messieurs. Contrôle des billets, s'il vous plaît.

Comme on avait tout juste dépassé la gare indiquée, il m'a demandé de m'expliquer. J'aurais pu lui dire que je m'étais endormi et que je venais de me réveiller, mais je n'y ai pas pensé. Je suis resté muet. Il m'a prié de descendre à l'arrêt suivant, ce que j'ai fait. Il ne m'a pas collé d'amende. J'avais de l'argent en poche, mes économies et les assez gros billets que m'avaient donnés mes grands-parents pour mon départ à l'armée : ils s'étaient montrés généreux, forcément, j'allais devenir un homme. Je me demande pourquoi le contrôleur m'a protégé. J'ai laissé tomber une pièce par terre, l'ai ramassée : pile, encore une fois.

C'est bizarre comme je me sentais bien. On aurait dit que rien ne pouvait plus m'atteindre, que j'étais hors de danger, invulnérable.

Je revois le contrôleur : son uniforme, sa moustache brune, ses lunettes ; il avait un œil de verre gris-bleu. De son autre œil, il me regardait avec douceur. On aurait dit un acteur. Il n'a pas joué au flic, ce qui n'est pas si fréquent pour un contrôleur de la SNCF. Je dois une petite part de ma liberté à cet homme. Il y en a eu d'autres, par la suite, qui m'ont protégé ou qui ont fermé les yeux sur mon passé. L'œil du contrôleur qui s'était posé sur mes mains tremblantes